

Le camp de Rivesaltes a toujours fait partie de ma vie.

Peut-être parce que nous sommes allés si souvent nous promener dans le silence du Camp Joffre, alors oublié de tous, peut-être parce que chaque visite était l'occasion d'entendre anecdotes et récits, j'ai le sentiment qu'à lui tout seul, le camp de Rivesaltes portait toute l'histoire familiale. L'enfance de mon grand-père à Herbeset, Barcelone, la confiserie, Saragosse, la Guerre d'Espagne, la Retirada, les camps, la vie en France... l'exil.

Il symbolisait tout cela probablement juste parce qu'il était là, témoignage palpable et tangible, là où les plages n'ont que le souvenir enfoui des photos vieilles. Et peut-être aussi parce que le passage de ma famille à Rivesaltes a marqué une fin et un début. La fin d'une époque dont on ne parlerait plus que pour raconter les épiques histoires de la guerre, d'une époque qui deviendrait l'image nostalgique du rêve libertaire de mon grand-père et avec le temps, de la République défunte qui a toujours vibré dans l'âme de mon père. Pour moi, née française en France d'une famille de républicains espagnols, l'histoire commençait aussi là, entre l'exil reflet de cette terre de douleur et terre d'accueil dont je suis fière.

J'ai toujours aimé le silence unique de Rivesaltes, ce silence mêlé du vent et du souvenir de ceux qui y ont vécu, le silence de ses murs de misère peints par des mains toujours restées frémissantes de vie, le silence de ses allées désolées, des pinèdes qui ont poussé. Le silence de la douleur muette des indésirables au fardeau lourd : celui des vaincus, celui de l'exil et de la misère. J'ai aimé déambuler dans ses ruines, à observer des vestiges que le temps faisait plus rares et plus précieux et dont chaque perte me faisait de la peine : une fenêtre, un morceau de charpente, un bout de fresque.

Un jour que nous y étions allées avec ma grand-mère, je lui demandai si elle avait gardé quelque chose de Rivesaltes. Elle me répondit à sa manière si caractéristique, un peu bourrue, en haussant les épaules comme si tout ça n'avait pas d'importance, ou peut-être comme si, au fond, c'était difficile à dire : « ben, oui, la couverture sur laquelle je repasse ». Cette couverture brune, attaché à un drap avec quatre pinces à linge et que j'avais toujours connue, seul reste du passage à Rivesaltes ? J'en restai confondue et sans voix : mémoire de tant de souffrance devenue un objet du quotidien, qu'on côtoie, qu'on utilise sans y penser, comme si la vie l'avait emporté sur l'adversité, comme s'il n'y avait d'épreuve insurmontable qui ne puisse être banalisée, surpassée, dépassée.

Et j'aime à croire que je tiens là un magnifique héritage, celui de la résistance, de la capacité à rebondir et à ne pas se briser dans les difficultés. J'aime à croire que la souffrance surmontée m'a donné la conviction qu'elle se surmonte et qu'il y a de la joie à vivre.

Ce ne sont pas les remblais militaires qui m'empêcheront d'aller rendre visite aux ilots vieillis du Camp Joffre et les regarder s'évanouir lentement dans la poussière, la broussaille et le vent. Le camp de Rivesaltes m'habitera toujours, accompagné des mots rares de ma grand-mère et de l'image de mon père, bébé des camps.

Sylvaine Pascual

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com